

Tournage Trois hommes et un butin *Rafales* d'André Melançon

Denise Houle

Volume 9, Number 4, June–August 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34201ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Houle, D. (1990). Tournage : trois hommes et un butin / *Rafales* d'André Melançon. *Ciné-Bulles*, 9(4), 47–51.

Trois hommes et un butin

par Denise Houle

Tour à tour réalisateur, scénariste et comédien, André Melançon ne cesse d'ajuster son tir. Il est surtout connu du grand public pour le premier film de la série pour enfants *Contes pour tous*, **la Guerre des tuques** (1984), pour lequel il remporte plusieurs prix dont le Grand prix du public du Chicago International Festival of Children's Film, et la Palme d'or à la section jeunesse du Festival international du film de Moscou. Par la suite, toujours dans le cadre des *Contes pour tous*, **Bach et Bottine** (1986) et **Fierro... l'été des secrets** (1989), confirmeront son talent de réalisateur de films pour enfants. Il fut également scénariste pour **la Grenouille et la baleine** et comédien dans **C'est pas parce qu'on est petit, qu'on peut pas être grand**. Il récidive cette fois avec **Rafales**, un film pour adultes dont le registre dramatique rappelle celui du **Lys cassé** (1987). Pour le scénario de ce film, deux complices, très connus eux aussi, Denis Bouchard et Marcel Leboeuf, ont prêté main forte à André Melançon.

Une histoire qui s'invente

En 1984, André Melançon est entraîneur de l'équipe des Noirs de la Ligne nationale d'improvisation. Denis Bouchard et Marcel Leboeuf participent aux joutes dans son équipe. Pendant les matches, ils se lient d'amitié. Ils songent alors à écrire un scénario ensemble. Chacun de son côté, ils écrivent trois histoires différentes, puis en choisissent une et la retravaillent ensemble pour établir une version définitive. Claude Gagnon et sa maison de production, Aska Film, s'engagent avec eux dans l'aventure périlleuse d'un film tourné en plein hiver, dans le froid, la neige et les rafales glaciales, avec toutes les difficultés que cela représente pour un tournage.

Mercredi, le 21 février 1990, je me retrouve sur le plateau au Parc Molson dans l'est de Montréal. Il est 9 h ; il fait -9° C. Des canons à neige, des hélices bruyantes pour souffler la neige produite artificielle-



ment et des camions entourent la moitié du parc enneigé. Des passants, des gens du quartier, l'équipe de production, les comédiens, le photographe de plateau, le metteur en scène, tous gèlent stoïquement dans l'attente du « Silence ! On tourne ! » Mais il y a tant de bruit avec cette machinerie imposante que tout le monde peut parler à qui mieux mieux. Les deux comédiens principaux ne s'entendent d'ailleurs pas mais disent fidèlement leurs répliques. Et ce matin-là, au lieu du cri habituel de l'assistant, « Moteur, action », c'est le froid qui nous fige, seulement le froid.

« Tourner l'hiver, avec le froid et la neige c'est très difficile, affirme André Melançon. La machine est lourde et il ne faut pas qu'elle prenne le dessus sur les émotions que l'on veut montrer. C'est très fatigant, mais c'est aussi un plaisir immense. La tempête dans ce film n'est pas un choix esthétique ou artistique,

Sur le tournage de *Rafales*
(Photo : Evan Kapetanakis)

Tournage : **Rafales** d'André Melançon



Claude Blanchard

mais un choix dramatique ; elle est un personnage, elle permet des rebondissements qui modifient le cours des choses. »

L'action de **Rafales** se déroule un 24 décembre, dans un centre d'achat où trois hommes tentent de commettre un hold-up. Pouliot (Claude Blanchard) se défile au dernier moment, Normand (Guy Thauvette) se fait arrêter et Gérard (Marcel Leboeuf) s'enfuit avec l'argent du vol. Un homme, costumé en père Noël, a été touché par une balle en plein ventre. Dehors, c'est la rafale, c'est l'hiver. Un chroniqueur de faits divers, Louis-Philippe (Denis Bouchard) a assisté à toute la scène et décide de suivre Gérard qu'il a vu s'enfuir.

Sur le plateau, malgré la foule bigarrée qui s'interposait entre moi et le lieu de l'après-crime, (en l'occurrence la scène 24), j'ai vu un univers particulier s'esquisser devant moi, dans une palette grise modulée de bleu et de blanc froidure. J'ai senti le découragement d'un être en perdition dans le regard lointain et accablé de Gérard qui marche avec son sac plein d'argent volé, plein de promesses inutiles. Malgré le bruit infernal des machines, au milieu de l'agitation de l'équipe de tournage en manteaux rouges, jaunes, verts, oranges et blancs, j'ai entrevu la solitude d'un être qui vient, par un geste irréparable, d'engager son avenir sur une pente qui lui donnera peu à peu la nausée, celle de Sartre peut-être.

« Il ne s'agit pas vraiment d'un film policier, me dit André Melançon, sauf en ce qui concerne la trame de l'histoire. C'est un film sur les rapports psychologiques qui s'établissent entre un ravisseur et son otage. L'essentiel de l'histoire est constitué par la relation entre Gérard, traqué par la police et inquiet pour son frère aîné Normand qui a été arrêté par les policiers, et Louis-Philippe qui s'offrira en otage pour tenter d'aider Gérard. » « Le syndrome de Stockholm, explique Denis Bouchard fasciné par le sujet, c'est le climat psychologique qui s'installe entre un ravisseur et son otage au fur et à mesure que le temps s'écoule et que la promiscuité les amène à s'identifier peu à peu l'un à l'autre. Les policiers connaissent ce phénomène et savent qu'ils ont intérêt à faire durer une prise d'otage le plus longtemps possible. »

Une histoire de gars ?

C'est le deuxième film pour Denis Bouchard, après **les Matins infidèles** de Jean Beaudry et François Bouvier, qui parle d'une histoire de gars, écrite par des gars et jouée par un ou par les auteurs eux-

Tournage : **Rafales** d'André Melançon

mêmes. Denis Bouchard n'y trouve rien à redire. Il en est même plutôt fier, mais André Melançon, pour sa part, n'aime pas la définition que je lui propose de « film de gars ». Il s'empresse de me parler des rôles féminins du film, qui sont, comme toujours, évidemment, des personnages généreux et pleins de tendresse. Il fallait s'y attendre. (Pierre Falardeau m'a balancé le même prétexte comme pour s'excuser de ces trop flagrants *strip-teases* dans **le Party**). La fameuse générosité des femmes vient justifier bien des absences, bien des faiblesses dans le regard que portent les hommes sur elles... on n'en sort pas.

Les femmes dans **Rafales**, c'est donc Johanne (Monique Spaziani), la fille de Pouliot, le vieux récidiviste qui se dégonfle au dernier moment, parce que sa fille lui a bien spécifié qu'il ne la reverrait plus, ni elle ni ses enfants, s'il recommençait ses petites *gammicks* ; c'est Nicole (Sylvie Ferlatte), la petite amie de Gérard, bien courageuse semble-t-il ; c'est une passagère (Kim Yaroshevskaya) qui reconfortera Gérard dans un autobus. Puisque je n'ai pas lu le scénario, que les producteurs gardent jalousement secret, les femmes ne sont pour moi que quelques lignes dans un texte, mais Melançon défend vigoureusement leur importance dans l'histoire. Cela reste à voir.

Quant aux autres personnages, Denis Bouchard, comme toujours, défend bien le sien : « Il faut que je réussisse à mettre de côté l'auteur en moi pour jouer le personnage en tant que comédien. Ce sont deux états tout à fait différents qui exigent des habiletés différentes. De même, il n'y a rien de commun entre Lulu, journaliste sportif dans **Lance et compte** et Louis-Philippe dans **Rafales** qui est chroniqueur de faits divers. Ils travaillent tous les deux pour un média, mais c'est tout. Je suis allé voir dans les radios de Montréal comment ce type de reportage est traité. Mais, comme j'ai écrit le scénario, je savais déjà mieux ce qu'est le personnage, ce fut moins long d'apprendre à le connaître. Au départ Louis-Philippe est un personnage secondaire, il parle pour la première fois après huit jours de tournage. Je passe d'un rôle muet à un deuxième rôle. »

Gérard, petit braqueur déconvenu, offre au comédien Marcel Leboeuf un nouveau registre d'émotions. Il est très heureux de jouer un personnage émouvant, sensible et pas drôle du tout. « On m'a classé acteur comique et on m'offre toujours des rôles dans ce registre. J'ai voulu ce rôle dès l'écriture du scénario pour me permettre de faire mes preuves avec un personnage dramatique. »



André Melançon

Tournage : Rafales d'André Melançon

Denis Bouchard (Photo : Evan Kapetanakis)

Filmographie d'André Melançon :

- 1967 : *le Champ de Boscoville* (m.m.)
- 1970 : *Charles Gagnon* (m.m.)
- 1971 : *l'Enfant et les mathématiques* (c.m.)
- 1971 : *le Professeur et les mathématiques* (c.m.)
- 1972 : *Des armes et des hommes* (m.m.)
- 1974 : *« Les Oreilles » mènent l'enquête* (c.m.)
- 1974 : *les Tacots* (c.m.)
- 1974 : *le Violon de Gaston* (c.m.)
- 1977 : *Un jeu dangereux* (c.m.)
- 1977 : *Une job à plein temps* (c.m.)
- 1978 : *Comme les six doigts de la main* (l.m.)
- 1978 : *Les Vrais Perdants*
- 1978 : *Observation I : Comme une balle de ping-pong* (c.m.)
- 1978 : *Observation II : la Fièvre de la bataille* (c.m.)
- 1978 : *Observation III : Ah ! les filles !...* (c.m.)
- 1978 : *la Parole aux enfants* (série de t.c.m.)
- 1979 : *l'Espace d'un été* (l.m.)
- 1979 : *Planquez-vous les Lacasse arrivent* (c.m.)
- 1979 : *la Séance de la rue du Couvent* (c.m.)
- 1983 : *Zigzags* (série de six épisodes)
- 1984 : *la Guerre des tuques* (l.m.)
- 1984 : *Mascarade de Co Hoedeman* (coscénariste)
- 1986 : *Bach et Bottine* (l.m.)
- 1987 : *le Lys cassé* (m.m.)
- 1988 : *la Grenouille et la baleine* de Jean-Claude Lord (coscénariste)
- 1989 : *Fierro... l'été des secrets* (l.m.)
- 1990 : *Rafales* (l.m.)



« Je ne pense pas à l'échec, je pense uniquement à faire un bon film. » (D. B.)

Film de gars ou non, peu importe. Pour le moment, tout le monde s'intéresse avant tout au résultat. Pour le réalisateur, André Melançon, chaque jour de tournage est un défi : « Je suis fasciné de voir une histoire prendre forme peu à peu et de sentir la direction que prend le film. On sait bien avant la fin du tournage, à chaque jour, pendant que les scènes se déroulent, ce que sera le résultat. »

Denis Bouchard s'est mérité le prix Guy-L'Écuyer aux huitièmes Rendez-vous du cinéma québécois pour son rôle dans *les Matins infidèles*, après avoir reçu celui du meilleur interprète masculin au Festival du film francophone de Namur pour le même rôle. Pour lui, créer est le moteur principal de l'action : « Les acteurs québécois doivent travailler beaucoup pour vivre un peu plus que décemment. Je veux créer mes propres trucs, partir à zéro et créer quelque chose, soit comme comédien, soit comme auteur ; cela motive et je n'ai pas l'impression de m'éparpiller. J'ai appris à vivre avec la responsabilité qui incombe à un comédien ou à un scénariste, selon le cas. Je ne suis pas inquiet. Ce scénario est le fruit d'une collaboration étroite et je ne pense pas à l'échec, je pense uniquement à faire un bon film. Ce qui me ferait le plus plaisir, ce n'est pas tant de gagner un autre prix mais que ce film soit le plus près possible de celui que nous avons dans la tête au départ. »

Quant à Marcel Leboeuf, qui tourne son premier grand rôle au cinéma, il raconte son expérience avec beaucoup d'émotions : « J'ai écrit un rôle qui me ressemble, c'est inévitable. Par l'écriture, on se dévoile. Lors de l'enregistrement des deux dernières émissions de *Samedi de rire*, avant le début du tournage, j'avais de la difficulté à me concentrer. Le climat psychologique du film commençait à s'installer en moi. Je me trouvais déjà dans le drame. Au cinéma, le jeu est plus intime, on joue avec une grande sobriété, avec une technique différente du théâtre. Je fais totalement confiance à André Melançon pour me diriger ; il est très proche des comédiens et des comédiennes et très patient. L'équipe de tournage fait aussi des commentaires sur les scènes et je l'apprécie beaucoup. Il y a un climat de confiance qui règne et qui est nécessaire au film. Faire ce que j'aime, avec des gens que j'aime, mettre sur pied des projets et les piloter d'un bout à l'autre, tout cela représente une forme de pouvoir qui me donne la liberté de créer. »

Cinéma, Cinéma !

Pour ces trois faiseurs d'images, peu importe que la création passe par l'écriture, la réalisation, le jeu dramatique ou les situations comiques ; pendant deux mois, ils seront littéralement envoûtés par la magie du cinéma.

« C'est tout un défi de tourner 15 jours en extérieur en plein hiver dans une tempête de neige. Quand il faut refaire une prise, c'est frustrant parfois, mais on sait que c'est nécessaire », dit Marcel Leboeuf.



Marcel Leboeuf

Tournage : **Rafales** d'André Melançon

« L'attente est longue entre les prises. Cela demande beaucoup de contrôle de soi. Mais j'éprouve beaucoup de plaisir à le faire. Pendant un tournage, il se crée une espèce de vie de famille ; ce n'est pas un mythe. À la fin, il y a une coupure, une certaine nostalgie qui s'installe. »

« Plusieurs raisons me font aimer le cinéma, me confie Melançon. Travailler avec les comédiens, travailler avec une équipe de professionnels comme Pierre Mignot, le directeur de la photographie, Huguette Gagné, la costumière, par exemple ; un film c'est un travail collectif, et l'on oublie souvent de parler de cette dimension extrêmement importante au cinéma. »

Le tournage d'un film est un véritable *work-in-progress*, car toute l'équipe a son mot à dire lors des réunions de production : de cette façon, les tonalités de gris du film ont été décidées. Un film représente également une somme d'expertises chevauchant tous les métiers du cinéma. Le coordonnateur des effets spéciaux, Louis Craig, me confie, entre deux bouchées, que **Rafales** est une très grosse production au niveau des effets spéciaux requis par le film afin de produire la neige, les rafales du titre.

Rafales bénéficie d'un budget d'environ deux million neuf cent mille dollars, un gros budget au Québec. Un bon budget qu'il est pourtant difficile de ne pas dépasser, lorsqu'il faut changer de scène parce qu'on n'arrive plus à faire de la neige avec les canons à cause du froid. André Melançon n'est pas trop inquiet quand je le rencontre le 21 février. « Le tournage progresse bien, bientôt on ira en studio et rien d'irréparable n'est encore survenu. » Il a encore la moitié du tournage à compléter, la moitié du stress à subir, la moitié de l'attente à vivre. Mais il est là devant moi comme un géant tranquille, confiant, affable même s'il est pressé par le temps, car il doit encore visionner des rushes. Calmement, il prend le temps de me parler de son cinéma et de me raconter ses rêves.

« Lorsque j'ai pensé à la scène de Gérard, solitaire, qui traverse un parc, un espace blanc et froid, je me suis rappelé une scène de **Théorème** de Pasolini où un homme traverse la gare de Milan, se déshabille et se retrouve dans un désert. J'ai essayé de recréer l'émotion que cette scène dégageait, mais pas d'imiter le plan. Les références viennent automatiquement pendant que l'on fait un film, des images d'autres films rejoignent nos sensations, nous inspirent. Il ne s'agit pas de plagiat. Des films qui ont



Rafales (Photo : Evan Kapetanakis)

changé des choses dans ma vie, ceux de Romain Gary, de Fellini, de Cassavetes, de Mankiewicz. Après avoir vu **les Bons Débarras**, on n'est plus le même. Les discours ne modifient pas les comportements humains, mais le langage peut toucher, faire réfléchir. Pour ma part le langage passe par le cinéma. »

André Melançon fera encore des films, même si la situation est difficile, (le budget de Michael Wilson, déposé le 20 février, a sabré dans les dépenses ; comme d'habitude, malgré les belles promesses, on touche d'abord la culture avec le résultat que le budget de Téléfilm Canada est gelé) mais il ne tournera pas à n'importe quel prix, m'assure-t-il. Les histoires d'argent ne préoccupent guère André Melançon. Tant qu'il pourra écrire des histoires qui lui tiennent à coeur, tant qu'il pourra les tourner, avec les gens qu'il aime, tant qu'il aimera tourner, malgré le travail énorme que cela impose, il continuera à faire des films d'abord et avant tout par plaisir. « La critique est difficile à prendre évidemment, elle laisse amer parfois, mais il faut continuer à croire en ce que l'on fait et ne pas renier ses erreurs. Je n'arrêterai pas de faire du cinéma parce qu'un film est moins réussi et marche moins bien. »

Il y aura d'autres films écrits par le trio Melançon/Leboeuf/Bouchard ; le prochain, m'assure Denis Bouchard, avec un sourire et un clin d'oeil à la Fridolin, s'appellera **Coup de soleil**. « Pour être certain de le tourner au bord d'une plage sous un palmier... » J'y serai. J'espère. ■

Rafales

35 mm / coul. / 90 min app. / 1990 / fic. / Québec

Réal. : André Melançon
Scén. : André Melançon, Marcel Leboeuf et Denis Bouchard
Image : Pierre Mignot
Son : Serge Beauchemin
Effets spéc. : Louis Craig
Mus. : Osvaldo Montes
Mont. : André Corriveau
Prod. : Yuri Yoshimura-Gagnon et Claude Gagnon - Aska Film Productions et Doris Girard - Office national du film
Dist. : Aska Film Distribution
Int. : Marcel Leboeuf, Denis Bouchard, Claude Blanchard, Raymond Legault, Rémy Girard, Guy Thauvette, Serge Thériault, Monique Spaziani, Sylvie Ferlatte, Kim Yaroshevskaya